

COURRIER D'ONTARIO.

La publication des débats a beaucoup occupé l'attention de nos députés à cette session. N'aurons-nous encore cette fois que du partage, sans bonne et complète solution de la question? Espérons que non, et qu'à la prochaine session, le parlement sera en mesure d'avoir son rapport officiel, ou quasi-officiel, anglais et français.

Il est assez singulier que la publication des débats, dans la presse du moins, si générale en Angleterre comme ici, soit une atteinte aux prérogatives du parlement. D'après les Ordres Permanents (Standing Orders), les auteurs, imprimeurs et publicateurs de tout compte-rendu, sont menacés des poursuites les plus sévères; défense est faite aux membres d'ébruiter les discussions au dehors. «La publicité est considérée comme une entrave à la liberté de la parole dans le parlement, et la liberté de la parole dans le parlement est le premier de ses privilèges. C'est même pour n'y pas porter l'atteinte la plus indirecte que, dans les débats, les membres, en s'adressant les uns aux autres, ne se donnent pas leurs noms.»

Cette façon de discuter est parfois assez originale. Le premier devoir d'un député est d'appeler son collègue, fut-il cent fois son mortel ennemi, «mon honorable ami.» De sorte que dans une mêlée ardente, opposants et ministériels se portent les plus rudes coups aux endroits les plus sensibles, en se donnant vingt et trente fois comme liés ensemble de la plus étroite amitié. Habités comme nous le sommes aux mœurs politiques anglaises, nous ne nous étonnons point de ce pittoresque parlementaire.

Ces ordres permanents qui n'ont jamais été abolis en Angleterre, restent à l'état de lettre-morte. Non seulement le parlement tolère la publication de ses débats, mais il la favorise dans la mesure de ses moyens. Et il se trouve que c'est justement cette pleine lumière jetée par la presse sur ses délibérations qui fait son influence et sa force.

Aussi, les reporters des journaux en Angleterre sont-ils traités avec beaucoup d'égards. Comme les nôtres, ils ont des galeries pour prendre leurs notes, et des bureaux pour les rédiger.

C'est le *Times* qui publie les meilleurs comptes-rendus de tous les journaux anglais. Le compte-rendu complet (full report), n'occupe pas moins de quinze reporters (short-hand writers), huit pour la Chambre des Communes, sept pour celle des Lords. Voici comment le travail est distribué, d'après des renseignements officiels que j'ai en ce moment sous les yeux: chacun prend d'abord des notes pendant un quart d'heure, et le roulement se fait de la sorte de quatre heures de l'après-midi, heure habituelle de l'ouverture des séances, jusqu'à dix heures du soir; à partir de dix heures jusqu'à minuit et demi, le tour, pour chaque reporter, n'est plus que de dix minutes; à minuit et demi, il est réduit à cinq minutes, et de deux heures un quart du matin jusqu'à la fin des longues séances, à deux minutes et demie. Cet arrangement, dit M. Ross, le chef de ce service, est si excellent et si satisfaisant que dans certaines occasions, par exemple, dans la discussion sur le bill de l'Eglise d'Irlande, en deuxième lecture, discussion où le vote de division n'a eu lieu qu'à trois heures du matin, la fin du compte-rendu était entre les mains des ouvriers compositeurs de l'imprimerie à trois heures un quart.

Pour intéresser fortement les lecteurs, le compte-rendu d'une discussion doit être donné au complet, de suite, et sans délai. Supposons un journal placé au siège du gouvernement. Il doit, pour être agréable à toute sa clientèle d'abonnés, insérer le mardi matin, par exemple, le compte rendu complet du débat de la séance du lundi, que cette séance se soit prolongée ou non jusqu'à passé minuit. S'il en réserve une partie pour le mercredi matin, la portion réservée n'aura plus du tout le même intérêt, et c'est à peine si l'on y jettera un regard avant de courir à la matière toute fraîche d'actualité. Le *Times* et le *Citizen* d'Ottawa avaient pris l'habitude, au commencement de la session, de donner une «suite au prochain numéro» à leur compte-rendu, tout comme aux feuilletons de tous les jours. Aussi, fallait-il voir comme ils agaçaient les députés, et tous leurs lecteurs en général. Ils se sont corrigés depuis de ce vilain défaut de négligence, ou d'indifférence, qui faisait une si maigre réputation au journalisme de la capitale.

Mais revenons aux reporters du *Times*. Pendant la première des séances, — je continue de citer mes renseignements officiels, — le reporter qui a pris son tour de notes durant un quart d'heure, monte aussitôt après dans un cab et se rend au bureau du *Times*, où il fait sa rédaction dans une vaste salle fort bien appropriée pour un personnel nombreux. Il est rejoint successivement par ceux de ses collaborateurs qui se sont succédés dans le roulement de la Chambre: un service de cabriolets rapides est organisé dans ce but, aux frais du journal.

Le travail de rédaction fini, et la copie livrée au fur et à mesure aux ouvriers typographes, le reporter remonte en cabriolet et retourne à la Chambre, où il rentre dans le roulement. Dès que la durée d'un tour est réduite à cinq minutes, ce va-et-vient entre le journal et la Chambre cesse. Les reporters, leurs notes prises, se retirent pour les rédiger dans une salle qui est mise à leur disposition dans le palais même du parlement, et les cabs n'emportent plus au *Times*, de moment en moment, que de la rédaction, au lieu d'emporter les rédacteurs.

N'est-ce pas que c'est admirablement organisé. Vous ne me croiriez pas, si je ne citais pas un rapport officiel fait par le chef des Secrétaires-rédacteurs du Corps Législatif, en France.

Ce que coûte au *Times* un pareil service, est énorme. Les reporters sont divisés pour les traitements en trois classes: 700, 800, et 900 louis sterling. Méditez sur ces chiffres, mes chers confrères du journalisme canadien, et ils vous suggéreront d'amères réflexions.

Le *Times*, de même qu'il compose au fur et à mesure que la copie lui arrive, clique au fur et à mesure qu'il a composé. — Un cliché se fait en dix minutes, et, à six heures du matin, le journal peut livrer aux premiers trains des chemins de fer partant de Londres pour les provinces des milliers d'exemplaires, contenant tout entière une séance des Chambres qui, parfois, n'a été levée dans la nuit qu'à trois heures.

Du reste, le *Times* ne se gêne guère avec les orateurs qui parlent sans apporter leur part d'information ou de lumière sur la question débattue. Il ne donne avec développements que les discours recommandés à l'attention du public par le talent ou la position des orateurs. Les orateurs qui n'ont pas su intéresser la Chambre n'ont que quelques lignes d'analyse.

Ceux-ci, ajoute le rapport, sont réunis et immolés les uns sur les autres dans un bref paragraphe. C'est ce que M. Ross appelle *to embody*, — les entasser, — alors que, à côté de ces victimes de la liberté du compte rendu, il ouvre les immenses colonnes du *Times* aux discours de M. Gladstone, de M. Bright ou de M. Disraeli.

Quand je demandais, dit M. Maurel-Dupeyré, ce que devenaient dans ce système, l'impartialité et la justice, on me répondait par l'intérêt du journal, qui est d'écartier les choses ennuyeuses et de se faire, à tout prix, rapidement.

Je ne demande pas au *Times* d'Ottawa d'entreprendre ce qui réussit si bien au *Times* de Londres; nos journaux ne font pas assez d'argent, je veux bien le croire, pour en dépenser autant. Que l'on remarque pourtant qu'il n'y a que les journaux *dépensiers* qui font de l'argent. Voyez le *Globe* et le *Telegraph*, à Toronto. Ils répandent les dollars à profusion pour se procurer des renseignements, et cet argent leur revient avec de gros intérêts, en abonnements, circulation, et valeur commerciale. Je pourrais enfin citer la *Minerve* à Montréal, mais j'aurais trop l'air de prêcher pour ma paroisse.

C'est la même chose partout. A Paris, les journaux qui ont la vogue, et tirent chaque jour à cinquante et soixante mille, sont des journaux qui se font à prix d'or. Comme le disait de Villemessant, je jette l'argent par la fenêtre, et il me revient par la porte, au centuple.

Quelques journaux anglais profitent de l'exécution lamentable de Scott à la Rivière-Rouge pour créer dans le monde de leurs abonnés ce que nous sommes convenus d'appeler *a sensation*. Le *Telegraph* de Toronto, et l'*Evening Mail* d'Ottawa, surtout, semblent s'être juré à eux-mêmes de gâter, par une forte dose de ridicule, les regrets sincères provoqués de toute part par cet événement.

Le premier a semé ses quatre pages de grosses lignes noires; si ces grosses lignes noires font vendre vingt numéros du journal de plus que les autres jours, M. Robertson se frotera les mains de plaisir, et trouvera qu'il n'a pas perdu son encr. Le second n'a pas voulu prendre le grand deuil, de peur qu'on l'accusât de plagiat; mais il a fallu qu'il eût son noir, lui aussi. Au beau milieu du journal, s'étalent donc deux carrés bien sombres et bien lugubres; dans le premier est le nom de la victime; et dans le second ceux de ses assassins. Les assassins sont au nombre de trois: ce sont Sir George Et. Cartier, l'hon. M. Langevin et l'hon. M. Howe. (sic.)

Le *Telegraph* de Toronto n'est que ridicule; l'*Evening Mail* a voulu être odieux. Le premier veut bien profiter de toute circonstance, quelque pénible qu'elle soit, pour attirer les chandails à son établissement, mais il le fait en conservant un certain décorum que n'oublie jamais celui qui craint de voir attacher à son nom l'épithète de misérable. L'*Evening Mail*, qui n'a pas les mêmes craintes, apparemment, et qui ne paraît pas avoir de réputation à sauvegarder, saute à pieds joints par-dessus la dernière borne de la décence et de l'honnêteté, et on le trouve cherchant à soulever des haines et des passions grossières et féroces contre les ministres, et surtout contre les ministres franco-canadiens.

Le télégraphe nous apprenant le matin qu'on parle *freely* à Toronto, de lyncher les députés envoyés à Ottawa par le gouvernement de Riel, je ne serais pas surpris de lire demain dans le *Mail*, que les honorables MM. Cartier, Howe et Langevin, ont mérité la corde, et qu'il faut les pendre à quelque coin de rue.

Je crois vraiment que le *Telegraph* de Toronto ne cherche qu'un succès de vogue et de circulation dans ses démonstrations exagérées; mais il est clair que c'est la haine nationale qui perce au fond de celles de l'*Evening Mail*.

Tout cela est regrettable, car tout cela tend à montrer l'esprit des hommes publics, ministres et députés, au diapason des folles excitations populaires. Heureusement que tous sont encore très-calmes au siège du gouvernement. L'*Evening Mail* n'a eu qu'un grand succès de mépris, à la chambre des communes. Tous les députés qui l'ont lu en ont été indignés.

En France, les rédacteurs de cette feuille seraient condamnés à l'amende et à la prison; ici, ils sont condamnés à lire sur toutes les figures le profond dédain qu'ils inspirent. Je trouve, ma foi, que le châtement est plus cruel ici qu'il ne le serait en France.

Le télégraphe, qui est un malin, vous aura transmis sans doute *in extenso* les quelques discours prononcés, mercredi soir, sur la question du Nord-Ouest. Mais ce que le télégraphe, qui n'est en général ni un observateur ni un appréciateur, ne vous aura probablement pas dit, c'est le recueillement profond de la Chambre, pendant ce court débat. Comme les amateurs de la solennité parlementaire eussent été contents de nos hommes politiques, s'ils avaient assisté à ce quart-d'heure de séance. C'était à se croire au Corps-Législatif de France, pendant un discours de M. Thiers. Un vaudevilliste vous assurerait que, de la galerie des reporters, où nous étions une douzaine à peu près, nous aurions pu entendre voler une mouche à côté du sergent d'armes. J'aime la gaieté, l'entrain, le frou-frou, la folie, mais vous laissez croire qu'une pareille gravité recueillie ne m'émou point, et ne me rend pas plein de respect pour les institutions parlementaires de mon pays, ce serait vous mentir effrontément.

M. John H. Cameron a parlé admirablement, sans colère, sans emportement, sans passion, mais non sans émotion. Sir John lui a répondu avec calme, avec le calme que l'on doit attendre du chef d'un gouvernement, en une circonstance délicate, et un peu critique. Pas un mot de trop, pas une parole inutile n'est tombée de sa bouche. C'est dans un moment pareil, que l'on juge combien Sir John est un homme habile, combien est profonde sa science de la vie politique et parlementaire, et quelle finesse, quelle mesure, et quel tact il faut à un ministre pour sortir avec honneur et avec bonheur de certains incidents parlementaires.

M. Mackenzie est souvent lui aussi, à la hauteur de sa position comme chef de l'opposition de Sa Majesté dans les Communes du Canada, mais qu'il est loin encore de posséder le tact si indispensable dans la vie parlementaire, et dont Sir John est doué à un si haut degré; le tact, cette précieuse qualité qui fait les hommes distingués dans toutes les classes de la société. Mercredi soir, il n'a pas su s'arrêter au bon endroit, dans ses interpellations au ministre de la justice. Il a été trop loin, et il a fait sourire les tacticiens, comme Sir George, et l'hon. M. Howe.

Ce qui ressort surtout de ce court débat, c'est que le gouvernement impérial et celui de la Puissance sont d'accord sur la ligne de conduite à tenir envers les rebelles de la Rivière-Rouge. Cet accord est de nature à nous réjouir, en ce qu'il est la meilleure garantie de la sagesse des mesures qui seront prises pour la pacification du Nord-Ouest. Peu importe à présent la violence des journaux et des assemblées publiques. Appuyé du gouvernement impérial, notre gouvernement sera fort et puissant; fort contre l'excitation populaire, et puissant pour le développement d'un ordre de choses légitime, qui fera rentrer dans le devoir les mécontents de Fort Garry.

C. T.

LE RETOUR DES ZOUAVES.

Il y a deux ans, une centaine de jeunes gens partait pour aller défendre le premier drapeau du monde. Ces jeunes braves sont revenus le 7 courant après avoir rempli leur mission avec éclat: Ils sont partis de Rome, le 17 mars. Ils ont par conséquent mis 21 jours à faire le voyage. Leur réception au pays a été splendide. Partout, sur leur passage une foule avide de les voir, se portait au devant d'eux. Plusieurs adresses leur ont été présentées. C'est à Montréal, à Trois-Rivières, à St. Hyacinthe et St. Jean que les démonstrations les plus magnifiques eurent lieu.

A leur arrivée à Montréal, une foule immense se pressait à la gare Bonaventure.

Ils se rendirent à la cathédrale, et là, un *Te Deum* solennel fut chanté après lequel le Rév. M. Colin leur adressa la parole.

Il les félicita de leur heureuse arrivée, leur dit que le Canada était fier de les avoir produits, qu'ils avaient honorablement fait connaître en Europe le nom de Canadien que leur dévouement sublime au St. Siège leur porterait bonheur durant toute leur vie.

M. Veillot a apprécié nos Zouaves à leur valeur dans une lettre adressée de Rome à *L'Univers*. Après avoir fait un brillant éloge de M. Taillifer, qu'il appelle leur chef par l'âge, la taille et le rang, l'illustre écrivain dit:

«J'ai donc trouvé ces braves jeunes gens à la veille du retour, contents d'être venus, contents de s'en aller, car ils ont bien accompli leur dessein de dévouement et de justice, et ils vont rentrer comme ils sont partis, pieux et purs, dignes des embrassements de leurs mères et de leurs sœurs, dignes des couronnes civiques qui leur sont préparées. Que leurs concitoyens les reçoivent en triomphe, ils sont la gloire du peuple, ils ont droit au sourire des vierges et à la bénédiction des vieillards. Défendant la grande patrie commune, la nationalité-mère, en qui vivent toutes les autres et qui garde la source du droit et de la liberté, ils ont bien mérité de la patrie particulière. La mort de Rome serait la mort des patries. Ils n'ont pas seulement défendu Rome, ils l'ont édifiée. Elle a admiré leur discipline, leur piété, leur douceur. Dans cette armée chrétienne et dans ce corps d'élite tout plein de meilleurs ardeurs de la jeunesse, on les a vus parmi les plus honorés, et ils ont soutenu l'éclat d'un drapeau dont la splendeur n'est surpassée ni égalée nulle part.»

APPEL AUX ZOUAVES.

Il nous semble que les zouaves feraient acte de patriotisme et donneraient, une fois de plus, un noble exemple à la population en offrant immédiatement leurs services au gouvernement. On a reproché au gouvernement de les avoir laissés partir pour s'enrôler sous un drapeau étranger, ils ont une belle occasion d'exercer une noble vengeance en offrant à leur pays le secours de leur expérience, de montrer que ces deux années passées au service du Pape n'ont fait que les mettre en état d'être utiles à leur patrie. La jeunesse canadienne marcherait bravement à leur suite et serait fière de combattre sous le même drapeau.

LES FÉNIENS.—LE NORD-OUEST.

La population est dans l'émoi; des bruits de guerre viennent de partout; les fénien, d'un côté, les métis de la Rivière Rouge de l'autre, menacent et forcent le gouvernement de mettre les volontaires sous les armes. On dit que pour aider l'insurrection du Nord-Ouest les Fénien doivent faire, ces jours-ci, une incursion sur le sol canadien afin de partager l'attention et de diviser les forces du Canada.

Toute la force volontaire a reçu ordre de se tenir prête à prendre les armes, la plus grande partie est déjà même sur pied.

Des compagnies arrivent de tous côtés à Montréal sur les ordres du gouvernement; les autorités militaires ont retenu toutes les places disponibles dans les hôtels, la ville présente un aspect guerrier, on ne voit que fusils, sabres et accoutrement briller au soleil.

L'invasion devant se faire par St. Armand et Huntingdon on se tient prêt à envoyer plusieurs milliers d'hommes sur les points menacés le plus rapidement possible.

De grandes assemblées ont eu lieu à Toronto et à Montréal pour protester contre l'exécution de Scott et solliciter le gouvernement de prendre des mesures énergiques pour réprimer l'insurrection du Nord-Ouest et châtier la conduite de Riel. A Toronto l'indignation a pris des proportions alarmantes; le fanatisme paraît vouloir s'emparer de cette affaire. Ce n'est pas tant la mise à mort de Scott qui paraît surexciter le Haut Canada que les antipathies religieuses et nationales. On lisait, il y a quelques jours, sur des affiches, à Ottawa, que Riel, Cartier et Langevin étaient les assassins de Scott. Il faut espérer que le bon sens public fera justice de ces exagérations.

On a fait des ovations enthousiastes au Dr. Schultz et à ses compagnons que Riel avait fait prisonniers.

Le Président Grant a donné au commandant de la flotte chargée de protéger les pêcheries américaines des ordres formels au sujet de l'observation du premier article du traité de 1818 entre l'Angleterre et les Etats-Unis.